

Guillaume Sébastien

Entre père et fils

roman

Aux Quatre Vents

EdB

1

C'est par Facebook, le dernier jour de l'hiver, que le traumatisme lancinant resurgit. Antoine avait retrouvé Marc par ce nouveau moyen de communication. Marc avait été avec lui au jardin d'enfants, il y a plus de quarante ans. Puis ils avaient été ensemble en douzième et en onzième. Antoine avait retrouvé Marc en tapotant sur son Ipad, ce mercredi où il s'ennuyait. Il reconnut Marc immédiatement sur la photo vignette qui accompagnait son nom. La même forme de tête, le même regard, le même air taquin. Il le demanda comme ami. La réponse vint rapidement. Elle était accompagnée d'un très long message et d'une vidéo. Un film, comme on disait à l'époque, qui montrait Marc et Antoine jouant au train électrique devant une immense bibliothèque. Ils devaient avoir six ans, peut-être moins. Dans ce film, seul Marc jouait au train. Antoine, lui, était en arrière-plan et s'affairait devant la bibliothèque. Il se baladait d'un bout à l'autre, comme une sentinelle qui monte la garde. Il s'arrêtait, levait les yeux, car le meuble montait très haut, presque jusqu'au

plafond. Il prenait un livre, puis un autre. Il regardait longtemps les couvertures, les touchait, les tournait, palpitait quelques pages du bout de ses petits doigts d'enfant. Antoine approchait la tête, reniflait les pages, promenait ses yeux à quelques centimètres du papier. Il le faisait avec une excitation peu commune et il semblait adorer ça. Puis il refermait le livre qu'il avait finalement choisi, le serrait dans ses mains, à la façon d'un aigle qui emporte sa proie, et le cachait derrière ses bras. Il enjambait les rails du train et son ami qui ne remarquait rien, s'asseyait sur le canapé en face, où il y avait déjà d'autres livres. Des livres en vrac, en pagaille, comme des graines décortiquées par des oiseaux affamés. Antoine lisait une page ou deux, parfois davantage. Il semblait plonger, par moments, comme dans une eau divine, allait plus loin, cherchait quelque chose. Il trouvait, puis, rassasié, il refermait le livre. Alors, Antoine se levait et repartait à l'assaut du meuble gigantesque. On voyait sur le film que la bibliothèque l'accaparaient totalement. Elle le fascinait, comme un retable que l'on ouvre une fois l'an. Ce meuble était son monde, sa préoccupation, son jouet. C'était évident. Antoine jouait aux livres, et Marc au train électrique.

Dans son mot, Marc disait qu'il avait retrouvé ce film dans un tiroir chez sa mère. Antoine ne revit jamais Marc, mais celui-ci, en lui envoyant ce souvenir d'enfance, ne s'était pas douté à quel point il bouleverserait son vieil ami et mettrait ce jour-là le feu aux poudres.

2

En effet, par le plus curieux des hasards, ce dernier jour de l'hiver 2008, qui tombait cette année en pleine Semaine sainte, coïncida avec un coup de téléphone. Du père d'Antoine. Une voix creuse au bout du fil. Une voix lointaine. Déjà partie. Déjà ailleurs.

– Viens me voir. Immédiatement.

Il raccrocha. Le téléphone sonna à nouveau. Sur le même ton catégorique :

– Chambre 215. Deuxième étage. Institut Gustave Roussy. Villejuif.

– Mais que fais-tu là-b... ?

Il avait déjà raccroché.

Le nom de Villejuif claqua dans l'esprit d'Antoine d'un coup froid et sec. Comme la mort dont ce lieu était l'antichambre. Cela, Antoine le savait. Et c'était su de tous.

Trois quarts d'heure plus tard, Antoine pénétrait dans le lieu. Une sorte d'immense hall d'aéroport, en moins grand, en moins beau, en moins agréable. Avec des passagers étranges sans valises.

Seulement des petits sacs en plastique, mous, transparents, perchés en haut de piques tirées par les bras. Des sortes de boulets légers, des fardeaux sans poids, des croix qui ne disaient pas leur nom.

Au-dessus du deuxième étage, il y avait encore sept étages et l'ascenseur était plein de gens qui s'y rendaient. La chambre 215 n'était pas la plus éloignée du couloir. D'autres s'étendaient plus loin, à droite, à gauche, au-delà des angles du bâtiment.

La porte de la 215 était entrouverte. Antoine était attendu. Il poussa la porte. Le lit apparut peu à peu. Puis le visage de son père, tout au bout. Blanc. Livide. Au bout des draps blancs. Un visage qu'il reconnut, malgré le temps qui avait fui.

– Eh bien, que fais-tu là ?

Le regard du père, pétri d'impuissance, saisit celui d'Antoine qui avait du mal à se poser. Les yeux d'Antoine flottaient, tournoyaient dans cette pièce sans meuble, sans vue, sans vie. Rien. Seulement le regard de son père à fixer. La gêne le grignotait, le mangeait, le dévorait. Une gêne mêlée à de la colère. De la colère qui pointait, qui bruissait, qui montait. Une mèche qui se consumait lentement, puis à une vitesse folle. Qui brûlait comme un incendie. Comme un incendie terrible. Un mélange explosif. Une bombe qui voulait exploser, mais qui n'explosait pas. Qui implosait. Le corps d'Antoine grondait comme un volcan, rempli de rage, de fureur, d'une souffrance lointaine, profonde. Les yeux du père ne regardaient pas Antoine. Ils

étaient baissés, presque fermés. Comme pour appeler sur lui un zeste de bienveillance. D'un coup de menton, le père désigna à Antoine une chaise, la seule de la chambre. Une chaise maigrichonne qui devrait soutenir le poids de son corps. De tout son corps. De ce torrent de souffrance. Un poids lourd. Lourd du passé. Très lourd. Antoine s'assit dessus, après avoir repris ses esprits, après avoir secoué la tête. Après l'avoir rincée de ces mauvais rêves qui resurgissaient. Qui recommençaient à le hanter. Qui remuaient tout son être comme la pince d'un chirurgien qui va curer une plaie. Une plaie à vif qui d'abord ne saignait pas. Ne laissait voir qu'une déchirure. Puis qui rosissait. Puis qui saignait abondamment. Qui faisait mal. Qui gémissait. Qui hurlait. Des hurlements dans le silence apparent du corps d'Antoine. Dans le silence de cette chambre sans vue et sans vie.

– Que fais-tu ici ? répéta Antoine, en forçant la voix.

Le père soupira, regarda par la fenêtre, tenta d'attraper le feuillage d'un arbre, n'en trouva pas en cet hiver à retardement. Il revint au plafond de la chambre, aux murs blancs et vides de tout, à cette chaise à présent disparue, à Antoine. Il chercha une mouche, n'en trouva pas non plus, sembla se débattre intérieurement pour fuir ce lieu. Ne plus lui parler. Ne plus avoir son fils en face de lui. Pour annihiler ce face-à-face qui lui coûtait de plus en plus. Ses yeux s'affolèrent pour

accompagner sa colère à lui, tapie au plus profond de ses entrailles. Une colère qui voulait se battre. Qui voulait se battre contre la colère d'Antoine. Une colère profonde qu'il avait cachée, comme un diamant rouge au fond d'un coffre-fort. Un diamant venimeux qui avait nourri son corps. Qui l'avait pourri. Qui avait fini par revêtir des habits propres. Ceux qu'on met le dimanche après une sale semaine, parce qu'il faut bien sortir et paraître beau. Mais qu'on remet au fond du placard sitôt la cérémonie finie.

– Que veux-tu donc que je fasse ici ? répondit le père, le visage en furie.

Une infirmière entra dans la chambre, jeta un œil sur la courbe de température. Elle montait sans pitié. Un homme lui succéda et lança le plateau du dîner sur la table. Il était cinq heures.

– Je ne comprends pas, insista Antoine, froidement.

– Demande-leur, bon Dieu, tonna-t-il en jetant son bras hors du lit en direction du couloir. Et puis, fiche-moi la paix. Ouste ! Va-t-en !

Il lança en l'air son deuxième bras. Se rendit compte des tuyaux qui le ligotaient. Qui le ficelaient comme un condamné. Il fut effrayé, tourna la tête vers la fenêtre, fit à nouveau signe à Antoine de partir avec ce qui lui restait de force. C'est-à-dire rien. Mais cela suffit. Va-t-en, criaient ses gestes qui remplissaient le vide de cette chambre. Va-t-en.

Antoine sortit dans le couloir, essaya d'attraper un médecin, une infirmière, quelqu'un. Pour savoir. Que faisait son père ici ? Allait-il mourir ? Tous s'enfuyaient devant ses appels au secours, happés par ces chambres qui n'en finissaient pas, s'enfermant derrière leurs portes clonées. Antoine fit le tour de l'étage durant une bonne demi-heure. Puis il repassa devant la chambre 215. Il s'arrêta là. Longuement.

3

Antoine n'avait pas revu son père depuis vingt ans. Dix-neuf ans, trois mois et cinq jours exactement. Mercredi 14 décembre 1988. Il avait d'abord écorné la page de son agenda. Puis souligné le jour au marqueur. Puis déchiré la feuille. Un soir. Lors d'une crise. Une crise violente. Il s'était d'abord enfermé dans sa tête. Elle lui faisait mal comme s'il l'avait frappée contre un mur en béton. Après avoir épuisé toute cette douleur, il avait regagné sa chambre. Il s'était enfermé. Il était pourtant seul ce soir-là. Il avait brûlé la page avec un briquet. Comme l'enfant qu'il était encore. Un enfant qui se servait du feu pour la première fois. Vengeur à travers ce qu'on lui avait interdit de faire. Il l'avait brûlée, lui-même qui était brûlé. Une brûlure à vif. Puis il avait jeté les cendres encore fumantes dans la poubelle. Puis il avait attendu sans patience le camion, le lendemain matin, incapable de dormir. Il s'était levé à six heures pour guetter le camion. Il avait remis lui-même la poubelle à l'éboueur, en lui disant un immense merci. Puis il l'avait regardé